



Pleurothallis elegans (HBK) Lindley



HERB. MUS. PARIS.
Herbier Humboldt & Bonpland.
AMÉRIQUE ÉQUATORIALE.

Dendrobium elegans
n. n. 2/29.

Aimé Bonpland

ou le «prince de l'optimisme»

Il était le fils du chirurgien rochelais Simon Goujard qui, pour célébrer sa naissance, planta un pied de vigne en s'écriant : «Voici un bon plant !» Le fils le prit au mot, devint botaniste, et la vie fit le reste... Voici le récit de ses aventures.

Par Jean-Jacques Salgon

Il est des aventures humaines pour le succès desquelles il vaut mieux être deux. Que seraient les ascenseurs sans Roux et Combaluzier, les tables de logarithmes sans Bouvard et Ratinet, les nougats de Montélimar sans Chabert et Guillot ? Les deux lascars qui nous intéressent ici l'ont sans doute compris dès leur première rencontre. Celle-ci a lieu un jour d'avril 1798 dans le hall de l'hôtel Boston, un petit hôtel parisien sis 7, rue du Colombier, aujourd'hui rue Jacob, à deux pas du Quartier Latin. Par le plus pur des hasards, Alexandre de Humboldt et Aimé Bonpland, puisque c'est bien d'eux qu'il s'agit, y ont chacun loué une chambre. Alexandre a 29 ans. Un soir, il croise un jeune homme de 25 ans qui rentre d'herboriser, chapeau à large bord, bottes à revers, sa boîte de naturaliste en bandoulière. Les sachant tous les deux férus de sciences, l'hôtelière fait les présentations. Et l'on peut dire qu'entre eux, c'est le coup de foudre : durant cinq ans, ils ne se quitteront plus. Il y a d'ailleurs du Bouvard et Pécuchet dans cette rencontre tout de même plus noble et plus fructueuse que celle des deux héros flaubertiens. Humboldt, tout comme Bouvard, vient de faire un héritage. Bonpland le Rochelais est médecin militaire, formé par les meilleurs cliniciens du temps, Desault et Corvisart, et passionné de botanique ; Humboldt a tout étudié, physique, mathématiques, anatomie, sciences de la nature et de l'ingénieur, grec, latin ; ce sont deux enfants des Lumières et de l'Encyclopédie. La Révolution souffle encore auprès d'eux un air de conquête et le monde leur est offert qui ne demande qu'à être exploré et déchiffré. Dans

les serres des jardins du Muséum où ils se retrouvent vont naître de grands projets. Humboldt vient d'être accepté comme membre à titre payant de l'expédition que prépare, à la suite de Bougainville, le Rétais Nicolas Baudin. Mais conséquence de la coûteuse campagne d'Egypte décidée par le Directoire, le voyage de Baudin est ajourné. Qu'à cela ne tienne, on partira avec ses propres deniers pour rejoindre en Egypte l'équipe des savants embarquée par Bonaparte. Alexandre n'a aucun mal à convaincre son comparse de participer à l'aventure, celui-ci se trouve parfaitement libre, il

vient tout juste de rompre ses fiançailles.

Voici nos deux globe-trotters à Marseille. On doit embarquer à bord d'une frégate espagnole pour Alger, ensuite rallier Tunis et Tripoli, puis se joindre jusqu'au Caire à une caravane de pèlerins se rendant à La Mecque. Mais le dey d'Alger, en réaction au débarquement d'Alexandrie, ferme l'accès du port aux navires étrangers et refuse les visas. D'ailleurs la frégate espagnole n'arrive pas. On décide de partir à pied jusqu'en Espagne afin d'y trouver un embarquement pour la Turquie et la Syrie.

«La vie ambulante est celle qu'il me faut» dit quelque part Rousseau dans *Les Confessions*. On ne peut s'empêcher de penser au bonheur éprouvé par nos deux jeunes voyageurs, vadrouillant à travers les paysages de la Catalogne ou de l'Andalousie, sans souci d'argent, dormant au hasard des auberges, assistant aux courses de taureaux, herborisant le jour, le soir traînant avec les danseurs de sardane ou les gitans des bars à flamenco, goûtant à tout, curieux de tout. Mais ni à Barcelone, ni à Valence, ni à Alicante ils ne



Portrait de Bonpland. History of Science Collections, University of Oklahoma Libraries.

Page de gauche, herbier de Humboldt et Bonpland conservé au Muséum national d'histoire naturelle.

1. *Le pêcheur d'orchidées*. Aimé Bonpland. Philippe Foucault. Seghers. 1990.

2. Teinture végétale rouge utilisée par les Indiens pour peindre leurs pirogues ou se maquiller le visage lors des cérémonies rituelles.

Herbier de Humboldt et Bonpland conservé au Muséum national d'histoire naturelle.

Jean-Jacques Salgon a obtenu le prix du livre en Poitou-Charentes 2005 pour *Les Sources du Nil. Chroniques rochelaises* (L'Escampette). Derniers livres publiés : *Le Roi des Zoulous* (Verdier, 2008), *Papa fume la pipe* (L'Escampette 2008), prix Tortoni 2009.

parviennent à trouver un embarquement pour la Turquie. Les voici à la légation de Prusse à Madrid, sollicitant du baron Von Forell, un vieil ami du père d'Alexandre, une intervention auprès du Roi afin d'obtenir le visa qui leur ouvrira les portes de l'Amérique du Sud.

Le Roi accorde son paraphe et nos deux voyageurs s'embarquent début juin 1799 à bord du *Pizzaro* pour de nouvelles aventures. En lisant le récit dans le livre de Philippe Foucault¹, on ne peut s'empêcher de songer à *Indiana Jones* et au *Royaume du crâne de cristal*. Leur voyage va durer cinq ans avec une plongée dans l'enfer vert de la jungle amazonienne qui leur fera remonter l'Orénoque, puis rallier le rio Negro pour revenir vers le fleuve initial par cette branche nommée Casiquiare et par laquelle une nature bien décidée à compliquer la tâche des géographes a choisi de faire communiquer – c'est du jamais vu – deux bassins fluviaux distincts.

Imaginons nos deux intrépides savants, bardés d'instruments scientifiques, en hauts-de-forme et bottes de cuir, lancés à l'assaut du pic de Teyde, inventant au passage la phytogéographie, récoltant graines et plantes, pénétrant à la lueur des torches dans les grottes des Guacharos où des milliers d'oiseaux proches de l'engoulement (Bonpland les baptisera *Steatornis caripensis*) fournissent aux Indiens graisse pour la cuisine et l'éclairage, remède contre la fièvre jaune. Des colonies de rats courent sur leurs fientes et dévorent les oisillons tombés du nid. Alors qu'ils traversent la Plaza Mayor de Cumana où se tient régulièrement le marché aux esclaves, Aimé grimpe sur un grand manguier et en redescend triomphant, exhibant devant ses compagnons éberlués sa première orchidée pourpre et jaune nommée *Dimeranda emarginata*. Depuis Cumana, ils trouvent d'ailleurs le moyen d'expédier vers l'Europe des échantillons de 1 600 plantes dont 500 nouvelles, parmi lesquelles un anacardier, 50 espèces de fleurs de la passion, passiflores, cinéraires, fuchsias, zinnias, orchidées...

Accompagnés comme tout bons explorateurs de leur fidèle truchement indien, le jeune Carlos, les voici partis à l'assaut des sources de l'Orénoque. Ils remontent la vallée de l'Aragua, redescendent l'Apure, atteignent l'Orénoque le 5 avril 1800. De là ils remontent le fleuve. Leur barque à voile carrée, avec neuf personnes à bord, remorque une petite pirogue, et porte en guise de figure de proue des cages emplies de volailles «une vraie arche de la science caquetante», comme le note Foucault. Ils franchissent des cataractes, sont pris dans des tornades tropicales qui emportent livres et herbiers,

affrontent les nuées de moustiques, les piranhas, les fourmis carnivores et les gymnotes. A la mission de Carichana les Franciscains les conduisent sur les Iles aux tortues. Des œufs de ces tortues, les Indiens extraient une huile qui sert à la pré-

paration de l'onoto². Par un rapide calcul Alexandre trouve qu'on détruit ainsi 33 millions d'œufs par an. Nos deux savants prédisent la disparition de l'espèce. Mais fort heureusement il y en a d'autres : des crocodiles, des jaguars, des singes ricaneurs, des boas, des pécaris, des tapirs, des lamantins, des faisans, des perruches. On remonte l'Atapabo et à la mission de Javita on tire la barque hors de l'eau et, sous une pluie battante, on la pousse sur des rondins de bois pour lui faire franchir les dix-huit kilomètres qui permettent de rallier le bassin du rio Negro. En chemin Aimé trouve encore le moyen de récolter 12 nouvelles espèces de salsepareilles, 4 de lauriers, 90 de palmiers, plus un *dapicho*, l'arbre à caoutchouc, et un nouveau caféier. Il découvre le curare et s'initie à la pharmacopée indienne. Puis c'est le Casiquiare, ses inextricables méandres dans un air empoissé de brumes qui interdit de faire le point. La barque glisse dans une sorte de labyrinthe végétal et opaque, hanté par le cri des singes, peuplé de papillons et de moustiques et dont seuls les Indiens savent déjouer les pièges. Enfin on retrouve l'Orénoque, Bonpland en proie au paludisme grelotte sur sa litière, mais il reste encore 2 500 kilomètres à parcourir, ce qui est fait en moins de deux mois.

LA HAVANE, PARIS, BUENOS AIRES

Après, c'est encore un tourbillon de virées et d'étapes, moins reculées cependant que celles qu'on fit dans les huttes des missionnaires, ce sont des villes cette fois, Carthagène, Bogota, Quito, Lima, Guayaquil, Mexico, La Havane. Toujours accompagnés du fidèle Carlos, les explorateurs font l'ascension du Chimborazo, le plus haut volcan du monde, atteignent 5 878 mètres (Alexandre effectue la mesure) et sont ainsi pendant quatre années, et jusqu'à ce que Gay-Lussac s'envolant en ballon ne vienne leur voler le record, les champions du monde de l'altitude (on oublie peut-être au passage quelques Tibétains). Mais on n'en reste pas là : en trois mois ils escaladent encore le Pichincha, le Tungurahua, l'Antisana, le Cotopaxi, ils sont attaqués par une bande d'esclaves à Carthagène, capturés par des corsaires au large de Caracas, mais finalement tout s'arrange et les voilà reçus par Thomas Jefferson à Washington. Puis c'est le retour vers la France après cinq années de pérégrinations qui ont coûté à Alexandre la moitié de sa fortune mais dont les deux savants rapportent, en plus d'une gloire certaine, 35 lourdes caisses contenant 60 000 échantillons végétaux déjà classés et étudiés. Et cette mirobolante récolte va accroître de 6 % le trésor botanique mondial.

Aimé s'installe avec Carlos dans un appartement rue des Postes, près du Panthéon. Pendant cinq ans, il va travailler à mettre au point les 17 cahiers et 144 planches des *Plantes équinoxiales*. Durant cette même période, une passion commune pour la botanique le lie à l'impé-



ratrice Joséphine. Il devient tout d'abord son conseiller officiel puis il est nommé intendant du domaine de la Malmaison. C'est lui qui fait installer les douze énormes poêles chargés de chauffer la grande serre où l'impératrice reçoit parfois ses invités. Pendant plusieurs années, dans cette magnifique propriété où il réside à partir de 1809, le voici mêlé aux réceptions les plus brillantes, croisant dans les salons les meilleurs esprits du temps, Chateaubriand, Joubert, Arago, Gay-Lussac. De ses activités de botaniste est issue la *Description des plantes rares cultivées à la Malmaison*, un ouvrage illustré par les lumineuses aquarelles de Pierre-Joseph Redouté. C'est aussi à la Malmaison qu'il fait la rencontre d'Adeline, jeune mère d'Emma, et qui sera sa première femme. Mais Joséphine meurt en mai 1814, la Malmaison est à l'abandon, et le démon de l'Amérique du Sud le reprend. On sait bien qu'après *l'Oreille cassée* vient le temps de *Tintin et les Picaros*. Au cours de son voyage, puis de son séjour parisien, Aimé s'est lié au futur *libertador*, Simon Bolivar. C'est son général Alcazar à lui. Bolivar veut l'attirer à Caracas. Mais c'est finalement à l'invitation de Bernardino Rivadavia qu'il embarque au Havre un jour d'avril 1816, à bord du brick *Saint-Victor*, en compagnie d'Adeline et d'Emma, de deux jardiniers et de 2 000 plantes en graines ou boutures héritées de Joséphine, avec pour mission d'aller créer un jardin botanique européen à Buenos Aires.

Aimé a 38 ans, une nouvelle vie commence. A Buenos Aires, la proposition de Rivadavia se noie dans les imbroglios de la politique. On le nomme toutefois professeur d'histoire naturelle des Provinces-Unies avec de maigres émoluments. Pour gagner

sa vie il ouvre un cabinet médical, puis il achète un domaine de sept hectares, la *Quinta des saules*, dans laquelle vignes, citronniers, orangers rapportés de France vont bientôt prospérer. Mais une chose le turlupine : il veut percer le secret de la germination de la *yerba*, cette plante dont les Indiens guaranis tirent le maté, cette boisson qu'on appelait jadis le thé des jésuites parce que c'étaient eux qui cultivaient la plante et vendaient le produit. Une cuticule empêche en effet la graine de germer lorsque celle-ci est semée. Aimé se fait conduire sur l'île de San Martin Garcia où on lui a signalé des plants de *yerba*. C'est là, en observant le comportement des grives litornes, qu'il trouve soudain la solution de l'énigme : les litornes mangent les fruits de la *yerba* et dans leurs déjections, les graines sont présentes mais sans les cuticules qui ont été dissoutes par les sucs gastriques.

A partir de là, la vie d'Aimé va basculer une nouvelle fois : il veut se lancer dans la culture à grande échelle de la *yerba*, plante qu'il baptise alors *Ilex humboldtiana*, en hommage à l'ami qui ne l'a pas suivi. Pour cela, il quitte Buenos Aires en promettant à Emma et à Adeline d'être de retour dans deux mois. Mais le sort va en décider autrement : il ne les reverra pas. Le voici dans la nouvelle république d'Entre-deux-Rios, aux confins du Paraguay, à Candeleria dans une ancienne mission abandonnée par les jésuites où il retrouve les plants de *yerba* en jachère. Malgré les crises de paludisme, et après plusieurs mois de travail, avec l'aide des Indiens guaranis qu'il embauche, la plantation est remise sur pied, neuf hectares de *yerba* sont débroussaillés, ce qui laisse espérer

une production et une exportation d'environ 130 tonnes de maté par an. Mais quand vient le moment de rentrer à Buenos Aires, les caudillos se succèdent à la tête de l'Entre Rios, des Tapioca renversent des Alcazar, et pour finir, Aimé se retrouve captif d'un dictateur, José Gaspar Rodriguez Francia, qui n'a pas supporté de voir son monopole d'exportation du maté menacé. Ce maître absolu du Paraguay, «le Suprême» comme il se fait nommer, après avoir fait incendier les bâtiments du domaine de Candeleria, va pendant plus de neuf années faire de celui qu'on appelle ici Don Amado, Aimé Bonpland, son prisonnier. L'Europe oubliera son cher explorateur, seul Chateaubriand réclamera en vain sa libération.

AIMÉ RUINÉ MAIS LIBRE

A Cerrito, près de Santa Maria da Fé, quelque part dans la région des Misiones, au cœur de collines verdoyantes, Bonpland va vivre, dans ce que l'on nommerait aujourd'hui une résidence surveillée. Une fois de plus il va y accomplir des prodiges. Il soigne les malades, prépare les médicaments, distille les sirops, fabrique des gâteaux, de l'eau-de-vie, monte un atelier de charpentes, une scierie, installe des ruches. Sa ferme devient prospère, on y cultive coton, canne à sucre, *yerba*, vignes, orangers, citronniers, goyaviers. Il crée un hôpital, une serrurerie, une brûlerie, une menuiserie, une tannerie, développe l'élevage des bœufs, des vaches, des chevaux. Il fonde une famille avec Maria, fille du cacique indien Chirivé, dont il a deux enfants, lesquels seront nommés, comme s'ils étaient issus du marcottage, Maria et Amado ; Aimé continue d'apprendre des Indiens les vertus médicinales des plantes et constitue un nouvel herbier. Finalement, c'est d'une sorte de prison paradisiaque qu'il se trouve brutalement expulsé, le 2 février 1831, à l'âge de 52 ans, toujours sur décision du Suprême qui veut à présent se débarrasser de lui. Maria et les enfants n'ont pas le droit de quitter le Paraguay. Aimé est ruiné mais libre, l'Europe attend le retour de son cher savant, mais lui ne veut pas trop s'éloigner de sa nouvelle famille qu'il espère pouvoir retrouver bientôt. C'est sur les bords du fleuve Uruguay, à San Borja, qu'il s'installe. Et il reprend ses explorations dont il tient le compte rendu détaillé dans ses carnets. De cette base de San Borja, qui ne tardera pas à devenir on s'en doute une propriété prospère, il va encore expédier au Muséum 25 caisses de végétaux, minéraux, animaux, et un nouvel herbier de 3 000 plantes dont beaucoup jusque-là inconnues parmi lesquelles ce «maïs d'eau», nénuphar qui ne portera pas son nom mais sera baptisé plus tard *Victoria*

regiae. Et puis les années passent, et on le voit toujours chevauchant, pagayant, herborisant, soignant les malades, donnant non des ordres, mais des conseils, pour la bonne marche de ses affaires. Parfois on le voit paraître au Brésil, à Montevideo ou à Buenos Aires. A 61 ans, il monte une nouvelle exploitation à Santa Ana, plus en aval sur l'Uruguay, «ma Malmaison», comme il l'appelle. Mais les guerres indépendantistes font rage, il est nommé médecin-chef par le gouverneur de Corrientes et au cours de combats confus Santa Ana est pillée. Il rencontre Victoriana qui soigne comme lui les blessés dans un hôpital militaire. Il l'installe à Santa Ana où tout est à reconstruire. Elle a 38 ans, lui 68, ils auront trois enfants, Carmen, Amadito et Anastasio. Médecin militaire, conseiller diplomatique, la politique à présent l'absorbe. Il est mêlé à tous les conflits, embarque sur *La Bordelaise* pour se faire l'interprète des caudillos auprès des autorités françaises, mais il séjourne aussi régulièrement à San Borja. A 71 ans, il part encore à cheval et reste vingt-cinq jours en vadrouille, à la recherche d'orchidées et autres plantes tropicales dont il découvre encore des dizaines d'espèces nouvelles. Quelquefois aussi il part à cheval pour soigner des malades. A 80 ans, entraîné par un prêtre français il devient franc-maçon ; il abandonne San Borja, part s'installer à Santa Ana avec sa fille Carmen. Le gouverneur de Corrientes lui confie encore la création d'un musée de sciences naturelles dans sa ville, ce dont il s'acquitte pendant quelques années. C'est à présent un vieillard, il bouge moins, souffre d'une douleur à la jambe suite à une chute de cheval, son esprit divague, Carmen l'installe dans un grand fauteuil d'osier, une couverture indienne sur les genoux, il reste de longs moments silencieux à contempler les arbres. C'est la fin, il s'éteint dans sa 85^e année et son corps embaumé est transporté pour être enterré à Corrientes. Tandis qu'il repose dans le local où l'on vient de l'embaumer, un gaücho ivre pousse la porte, salue en ôtant son chapeau celui qu'il prend pour un dormeur, et, ne recevant de sa part aucune réponse, entre dans une véritable fureur et lacère le corps à coups de machette. On l'enterre à la hâte au cimetière de Restauración, aujourd'hui Paso de los Libres, Passage des hommes libres. Il s'appelait Aimé et comme le dit justement Nicolas Hossard³ dans la biographie qu'il lui a consacrée : «Tous ceux qui l'ont connu l'ont aimé.» Au début de *Tristes Tropiques*, Claude Lévi-Strauss nous prévient : «Je hais les voyages et les explorateurs.» En voici un pourtant dont la modestie, l'insatiable curiosité et la flamboyante humanité auraient bien dû lui faire revoir son jugement. ■

Le musée national du château de Malmaison organise régulièrement des visites botaniques, avec un passionné de Bonpland. Tél. 01 41 29 05 55 www.chateau-malmaison.fr

3. *Aimé Bonpland (1773-1858), médecin, naturaliste, explorateur en Amérique du Sud.* A l'ombre des arbres. Nicolas Hossard, L'Harmattan, 2001.